



Elise Hennebert, chargée de cours au laboratoire de biologie cellulaire. © DR



Amandine Nachtergaele, professeure au service de chimie thérapeutique et pharmacognosie. © D.R.

DEUX CHERCHEUSES TRAVAILLENT SUR UNE PILULE CONTRACEPTIVE POUR HOMMES « SANS EFFETS SECONDAIRES »

À l'UMONS, un projet pourrait bien transformer la gestion de la contraception au sein des couples. Deux scientifiques travaillent sur une pilule contraceptive pour homme, sans effets secondaires. Premier aperçu de ces recherches prometteuses.

NICOLAS ZINQUE

Actuellement, les hommes peuvent participer à la contraception au sein du couple en portant des préservatifs ou en ayant recours à la vasectomie. Mais la charge repose encore essentiellement sur les femmes. Toutefois, des recherches prometteuses, menées à l'UMONS, par Elise Hennebert, chargée de cours au laboratoire de biologie cellulaire et par Amandine Nachtergaele, professeure au service de chimie thérapeutique et pharmacognosie, pourraient changer la donne, grâce à une pilule contraceptive pour homme. « Ma collègue travaille sur des composés de plantes et leur effet sur la santé humaine. On sait, grâce à la littérature, que certaines plantes utilisées comme traitement, ou qui entrent dans la composition d'un médicament, ont des effets secondaires d'infertilité masculine. L'idée est de réutiliser ces plantes et composés de plantes pour développer une nouvelle méthode de contraception masculine ciblée et sûre, sans effets secon-

naires », explique Elise Hennebert.

Le principe de la future contraception est radicalement différent de celui des pilules féminines, fonctionnant essentiellement sur le blocage d'hormones. Il y a une quarantaine d'années, des produits agissant de la sorte, mais pour les hommes, ont été testés. Cependant, leurs importants effets secondaires ont eu pour conséquence qu'ils n'ont jamais été autorisés par les agences de santé.

UNE PLANTE IDENTIFIÉE

Pour avancer, les chercheuses montoises collaborent avec la clinique de la fertilité d'HELORA, site Kennedy à Mons, et Jean-François Simon, chef du service de gynécologie de cette dernière. « Les patients viennent pour un bilan de fertilité et font un spermogramme [analyse de la qualité du sperme, NDLR]. S'ils donnent leur consentement, on récupère le reste de l'échantillon, celui dont la clinique n'a plus besoin, pour nos expériences », détaille la chercheuse.

Le projet a commencé en

mai dernier par le test de molécules déjà commercialisées. À présent, une nouvelle phase a débuté : « On a identifié une plante d'intérêt. On connaît déjà certaines molécules de cette plante qui vont freiner les spermatozoïdes même, mais on ne va pas tra-

”

« On a identifié une plante d'intérêt dont certaines molécules vont freiner les spermatozoïdes »

Elise Hennebert

vailler uniquement sur ces molécules », décrit Elise Hennebert. « On va donc fractionner cette plante pour en extraire d'autres molécules, mélanger les spermatozoïdes avec chacune de celles-ci et voir si les spermatozoïdes sont moins mobiles en leur présence. Si c'est le cas, on ira plus loin. Le but est d'identifier la cible de ces molécules, souvent des protéines. Ces protéines étant uniquement présentes dans les spermatozoïdes, et pas

ailleurs dans le corps, si on les entrave, il n'y aura pas d'effets secondaires. »

DES RECHERCHES AUX ÉTATS-UNIS

Comme le soulignent par ailleurs nos confrères de la RTBF, les chercheuses ne souhaitent pas communiquer le nom de la plante en question, qui est utilisée pour d'autres usages. Des personnes pourraient en effet craindre des effets anti-fertilité, alors que ce n'est pas le cas dans ces usages-là.

À noter que des recherches sur des pilules contraceptives masculines sont en cours ailleurs dans le monde. Aux États-Unis, notamment, une molécule est en phase d'essai clinique. Mais elle fonctionne différemment, en bloquant la production de spermatozoïdes, et présente des désavantages. Par exemple : il faudrait la prendre trois mois pour qu'elle agisse et l'arrêter cette même durée pour qu'elle ne fasse plus effet. « L'avantage de notre technique, c'est qu'on va inhiber le fonctionnement du spermatozoïde. On voudrait une pilule qui agira très rapi-

dement », précise Elise Hennebert.

Mais développer cette pilule demandera du temps... et des moyens. En interne, le projet a obtenu 10.000€ de l'Institut des Biosciences de l'UMONS pour démarrer. « Et l'année passée, on a obtenu 16.500 € de la Fondation Raoul Warocqué. » Des sommes dérisoires, par rapport au coût de la recherche. « Mais elles nous permettent d'obtenir des résultats préliminaires pour viser ensuite de plus gros financements », confie la scientifique.

UN FINANCEMENT NÉCESSAIRE

Il est encore trop tôt pour que le projet suscite l'intérêt des sociétés pharmaceutiques. Pourtant, cette question prend une place croissante dans la société. « Les études montrent que de plus en plus d'hommes souhaitent participer à cette charge de contraception au sein du couple. Ça éviterait aussi que ce soient les femmes qui continuent à prendre toutes ces hormones, avec leurs effets négatifs, pendant de si longues années », rappelle Elise Hennebert. ■